

# LES PLUMES ET LE



Anonyme. *Apparition de la vierge de Caima*. XVIII<sup>e</sup> siècle, Pérou, huile sur toile, 121,9 x 194,3 cm.  
Collection Priet-Gaubert.

# CONQUISTADOR



« La plume est l'ombre des nobles et des rois », note le moine dominicain Diego Durán dans son *Histoire des Indes de Nouvelle-Espagne*, où il séjourne à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle. Au début du même siècle, Hernán Cortés s'émerveille du même constat et rapatrie dès ses premiers envois en Espagne nombre d'objets parés de plumes – sans pour autant oublier l'or du Nouveau-Monde. En exposant quelques précieux témoins de cette *conquista* où le sang se répand et se mêle, Fabien Ferrer-Joly, conservateur du musée d'Auch que d'heureux hasards de l'histoire ont doté d'une importante collection d'art précolombien, peut donc revenir sur l'inédite fusion entre les plumes sacrées de l'Amérique et l'art de la chrétienté renaissante.

ENTRETIEN AVEC  
FABIEN FERRER-JOLY

## *Plumes. Visions de l'Amérique précolombienne*

MUSÉE DU QUAI BRANLY-  
JACQUES CHIRAC, PARIS.  
DU 22 NOVEMBRE 2016  
AU 29 JANVIER 2017

Commissariat :  
Fabien Ferrer-Joly

**Tom Laurent | Le fait que le musée d'Auch détienne la deuxième plus grande collection d'art précolombien de France pourrait presque apparaître comme un hiatus... Quelle histoire relie la capitale de la Gascogne aux Amériques ?**

**Fabien Ferrer-Joly |** Ce musée est à l'origine typique des musées de France issus de la Révolution : comme beaucoup, il possédait des collections disparates, puis celles-ci ont pris des directions sans doute curieuses, comme l'Amérique précolombienne. Ce sont des fonds relativement rares dans la mesure où la France n'a que peu de tradition coloniale en Amérique latine. Ce qui a fait la différence, c'est qu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, un Auscitain, Guillaume Pujos, s'est rendu au Chili et a ramené ces objets, mais surtout qu'il est devenu conservateur du musée d'Auch. Il a mis en avant très tôt, dès 1911, ces objets d'art précolombien, même si à l'époque, les visiteurs regardaient ces objets de façon très exotique. C'est l'acte fondateur d'une histoire continue. Petit à petit, ces collections – une centaine d'objets au départ – se trouvent riches de 10 000 objets dans les années 2010 à la suite d'importantes donations. Il faut vraiment attendre les années 1950, avec un autre conservateur, Henri Polge, pour que soit révélé le potentiel de

cette collection, notamment par rapport à sa rareté de présentation en France. En sollicitant la direction des musées de France pour des dépôts supplémentaires, Polge a signé le deuxième acte.

**Vous vous inscrivez dans sa continuité, en militant pour la création d'un pôle spécialisé sur le sujet ?**

Oui, on fait tout pour, et j'espère que ce sera vraiment le quatrième acte de cette aventure. Le troisième acte étant la donation de la collection de Madame Lions réalisée en plusieurs fois entre 2005 et 2010, qui a fait changer d'envergure le musée d'Auch. Pour le pôle, nous souhaitons vraiment continuer le travail de Polge, c'est-à-dire rassembler des ensembles dispersés dans tous les musées de France mais non présentés car trop peu importants. Par contre, si on arrive à les réunir dans un même lieu au sein d'un centre spécialisé comme pourrait le devenir le musée d'Auch, ils seraient d'un intérêt scientifique majeur. Nous avons profité de la relecture de la loi *Liberté de création – Architecture et Patrimoine* : le sénateur-maire d'Auch a rédigé un amendement qui prévoit la création de « pôles nationaux de référence ». L'idée avancée est qu'un musée de France peut, en fonction de la nature de ses collections, revendiquer une spécialité pour la mettre en valeur et la développer en bénéficiant de dépôts d'autres musées. Pour nous, ce serait bien entendu l'art précolombien. Au fond, l'idée est que les musées travaillent plus ensemble et partagent davantage leurs collections ! Au lieu de faire des acquisitions chacun de notre côté, regardons d'abord ce qui existe dans les musées de France et qui n'est pas montré ou étudié.

**L'exposition *Plumes* au musée du quai Branly-Jacques Chirac s'inscrit dans cette vocation... Et vous nouez deux sujets : l'histoire des collections et l'art de la plume. On y trouve des objets andins et mésoaméricains, et même des œuvres « coloniales », postérieures à l'arrivée des Européens... Doit-on voir la plumasserie comme un dénominateur commun fondamental au sein de la multiplicité des cultures outre-Atlantique ? Y revêtait-elle les mêmes fonctions ?**



*Ehecatl – Quetzalcoatl.* Culture Aztèque, Mexique central (1200-1521 ap. J.-C.), roche volcanique poreuse, 42 x 24 x 19 cm. Musée du quai Branly-Jacques Chirac, Paris.



*Unku* (tunique) décoré de plumes. Culture Chimu, Pérou, Côte nord (900 - 1450 ap. J.-C.), plumes nouées, laine de camélidé, coton, 112 x 92 cm. Musée des Jacobins, Auch.

Quand on travaille sur la plume et ses usages dans l'Amérique précolombienne, on s'aperçoit qu'il s'agit d'un matériau sacré au Pérou comme en Mésoamérique parce qu'elle est omniprésente dans l'art et est porteuse d'une charge symbolique extrêmement forte, liée au monde céleste. Dans la cosmovision andine, cela est très net. Le monde est composé de trois niveaux : le monde d'en haut où résident les dieux, le monde terrestre avec les hommes, et l'inframonde avec le monde des morts. Les oiseaux – et leur plumage bien entendu – sont directement associés au monde céleste, donc celui qui se pare de plumes porte une part du divin. Cette

association symbolique entre les oiseaux et le monde du divin est fondamentale pour comprendre les usages de la plume, qui était réservée aux élites. En Mésoamérique et notamment pour les Aztèques, les témoignages retranscrits par les Espagnols fournissent des informations très précises. Les plumes sont les attributs des dieux ; leurs sculptures en étaient parées comme les victimes des sacrifices faits en leur nom. Il existait une réelle économie de la plume liée au sacré – avec des circuits d'approvisionnement et une caste spécifique de travailleurs de ce matériau, les *amantecas*. On peut presque parler de civilisation de la plume.

**Pourtant, ces aires civilisationnelles – les Andes et la Mésoamérique – n’ont pas été en contact...**

Il y avait de grands circuits d’échange mais on n’a pas de preuves directes de contacts entre l’Amérique du Nord et du Sud. Surtout, ces populations précolombiennes étaient centrées sur leur univers : la marine n’existait par exemple pas, il y avait de petits bateaux pour faire du cabotage, mais jamais ils ne sont allés au-delà ! Pour ces cultures, le monde s’arrêtait à leurs frontières. La plume fut peut-être un des matériaux qui fut transporté sur les plus longues distances : depuis les terres maya jusqu’au centre du Mexique, ou depuis l’Amazonie jusque sur le littoral péruvien.

**Si l’arrivée de Cortés dans l’actuel Mexique a ouvert la voie aux exactions que l’on sait, qu’en est-il du procès de connaissance des cultures vernaculaires – dont les codex fournissent de beaux exemples – dans sa compagnie la plus directe ?**

Il faut en effet se méfier d’une vision trop manichéenne, avec les barbares d’un côté et les bons sauvages de l’autre. La conquête espagnole est une réalité qui a connu des épisodes violents et eut un impact terrible sur les populations locales. Cependant, il faut se méfier des commentaires parfois exacerbés véhiculés par ce qu’on appelle « la légende noire » et les dénonciateurs des cruautés espagnoles. Cortés était différent de Pizarro ou même de Christophe Colomb. Proche de par sa famille des milieux franciscains et réformateurs d’Estrémadure, dont la politique et la vision de la religion chrétienne prônaient un retour à la pauvreté, ses motivations étaient très claires. Cortés ne voulait surtout pas reproduire ce qu’il avait vécu en Espagne, avec l’Inquisition toute-puissante. Cela explique qu’il ait imposé les moines franciscains en Nouvelle-Espagne, dans une optique de refonder l’Église. Cortés s’est aussi appuyé sur les populations locales et certains Indiens se sont alliés à lui : l’histoire de Doña Marina, sa concubine indienne qui lui donna un enfant qu’il reconnut – considéré comme un des premiers métis d’Amérique –, en témoigne notamment. L’évangélisation qui suivit diffère de celle qu’il a connue dans les Caraïbes, la vision de Cortés diffère et cela se lit dans ses commentaires. L’Espagnol est émerveillé par la civilisation qu’il découvre et la finesse des objets qu’on lui offre. Alors que les conquistadors recherchent principale-

ment l’or, les objets décorés de plumes ne les laissent pas indifférents. Nous en possédons des témoignages concrets, puisque Cortés lui-même les mentionne dans les notes qu’il écrit à Charles Quint à qui il envoie ces objets de plumes pour montrer la qualité des artisans du Nouveau Monde et justifier sa conquête. Les moines franciscains vont vite comprendre le caractère sacré des plumes pour les Indiens pour le réutiliser au profit de l’art chrétien et de la conversion des populations.

**En quoi *La Messe de saint Grégoire* est-elle exceptionnelle de ce point de vue ? Qu’est-ce qu’elle dit des rapports entre indigènes et colons aux premiers temps de l’évangélisation, notamment menée par Pierre de Gand ?**

Ce tableau de plumes est le témoignage le plus ancien de la récupération de ce matériau au service de l’art chrétien, et probablement le plus ancien tableau chrétien d’Amérique. Et les informations qu’il porte sont d’une grande précision : autour du tableau, il y a un texte en latin – comme la carte d’identité du tableau avec la date de 1539, le lieu de réalisation, Mexico, et notamment le nom de Pierre de Gand. La présence de ce nom est fondamentale pour la connaissance de l’œuvre. Ce moine franciscain est arrivé très tôt au Mexique, en 1523, et a fondé une école d’art appliqué, San José de los Naturales, à Mexico. C’est là que le métissage opère : y viennent des artisans aztèques et notamment les plumassiers, les *amantecas*, qui apprennent et travaillent sous sa direction. *La Messe de saint Grégoire* en est, là aussi, le plus ancien témoignage. Dans les tableaux de plumes postérieurs, même ceux présentés à l’exposition, on n’observe plus véritablement ce métissage. La technique, la plume, l’iconographie chrétienne se retrouvent mais pas d’éléments purement aztèques.

**Quels sont les éléments iconographiques ou matériels de cette *Messe* qui relèvent essentiellement de la culture aztèque ?**

On a plusieurs exemples précis. Sur les chasubles des officiants, qu’on voit de dos, on peut voir un symbole, comme un cercle trilobé avec des volutes qui partent sur le dessus : c’est le symbole du cœur chez les Aztèques, presque un glyphe, qui ren-

Pierre de Gand [ sous la direction de ].  
*La Messe de saint Grégoire*. 1539, Mexique, mosaïque de plumes sur bois, 68 x 56 x 2,3 cm. Musée des Jacobins, Auch.



voie directement à la notion de sacrifice humain. Cette présence peut s'interpréter de deux façons. Soit les *amantecas* ont souhaité évoquer directement et concrètement leur passé et leur culture liée au sacrifice – car le versement du sang leur semblait nécessaire pour la bonne marche du monde –, soit les franciscains ont laissé faire, en cherchant à remplacer les sacri-

fices humains par un sacrifice unique et symbolique, celui du Christ. En effet, ce symbole peut être aussi le Sacré-Cœur du Christ et c'est ce qui autorise une double lecture à la fois aztèque et chrétienne de ce symbole. Les treize anneaux de la croix sur la chasuble de saint Grégoire fonctionnent pareillement : le chiffre «treize» est symbolique pour les chrétiens, mais aussi



chez les Aztèques. Et les petits motifs sur l'antependium de l'autel appartiennent à un vocabulaire décoratif typiquement aztèque. Idem pour le positionnement des objets de la passion qui renvoient directement aux codes de lecture des codex... Tout cela fait penser qu'il y avait une vraie volonté de la part des frères franciscains de laisser les Aztèques s'exprimer, avec leurs propres codifications. Sans aller jusqu'à parler de syncrétisme, la *Messe de saint Grégoire* est un symbole du métissage opéré entre ces deux cultures.

### Et dans les Andes, que deviennent les élaborations symboliques liées aux oiseaux après l'arrivée de Francisco Pizarro et ses troupes ?

Avec Pizarro, l'esprit de la conquête est différent de celle de Cortés et cela se ressent dès les œuvres coloniales les plus précoces. Contrairement à l'école d'art fondée par Pierre de Gand, on voit arriver au Pérou des artistes espagnols et italiens qui vont produire des œuvres typiquement occidentales. La plumasserie est très vite taxée d'indigénisme et même interdite à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, car perçue comme un obstacle à l'hispanisation de la société. Il faut attendre un certain temps pour que les artistes indigènes, métissés ou créoles, entrent dans les ateliers des peintres occidentaux sur place. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, des œuvres montrent des réminiscences de la culture ancestrale et la plume ressurgit. Au musée du Quai Branly, nous montrons une grande composition où apparaît la Vierge de Caïma avec l'enfant Jésus, tous deux parés de plumes et entourés d'Indiens portant l'*Unku* traditionnel. Le matériau redevient un élément central de réaffirmation de l'indianité dans ce vice-royaume d'Espagne.

### Cette tradition de l'art des plumes s'est-elle perpétuée ?

Cette symbolique n'a pas perduré avec cette force, même si sur le drapeau mexicain figure encore aujourd'hui cette fameuse scène de l'aigle juché sur le cactus, le serpent dans le bec – l'aigle est la représentation du dieu tutélaire des Aztèques, Huitzilopochtli. La plume est également réapparue en Occident comme le symbole de l'Amérique : on a rapidement associé l'Indien avec les plumes, et ce stéréotype va s'imposer du XVI<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle, voire

Anonyme. *Hernan Cortés et Doña Marina*. XIX<sup>e</sup> siècle, gravure. Musée des Jacobins, Auch.



Anonyme. *Saint Luc et la vierge*. XVIII<sup>e</sup> siècle, Mexique, mosaïque de plumes sur bois, 46,5 x 35,5 x 2 cm. Musée du Quai Branly – Jacques Chirac, Paris.

après. Il n'y a qu'à regarder les allégories européennes de l'Amérique pour s'en convaincre. On peut l'expliquer par l'intérêt des occidentaux pour cet art nouveau inexistant en Europe. Des témoignages attestent que les Indiens Tupinambas du Brésil ont très vite compris cette attirance des conquérants pour les objets de plumes. Ils ont commencé à se servir de plumes vulgaires de dindons, à les teinter en rouge et à réaliser des manteaux à destination des Occidentaux. Ainsi, les plumes précieuses sont-elles devenues les symboles de l'Amérique. Chacun voulait une petite part de ce Nouveau Monde, un peu comme si chacun avait voulu sa pierre de Lune en 1969... ■